

l'empereur ayant voulu signer l'ordre d'exil, sa plume se brisa par trois fois. Il n'est pas besoin de ces prétendus miracles pour expliquer l'ascendant de l'évêque de Césarée sur un prince faible et furieux. Basile reçut Valens dans l'église derrière la voile du sanctuaire, lui parla longtemps et sut apaiser sa colère par un mélange de fermeté et de douceur.

L'évêque de Césarée fut souvent, dans la suite, mêlé aux querelles religieuses de l'Orient; il eut à lutter notamment contre les Macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit. « Mais il est plus intéressant, dit avec raison M. Villemain, de le contempler instruisant par ses paroles les pauvres habitants de Césarée, les élevant à Dieu par la contemplation de la nature, leur expliquant les merveilles de la création dans des discours où la science de l'orateur formé dans Athènes se cache sous une simplicité persuasive et populaire. C'est le sujet des homélies qui portent le nom d'*Hexaméron* (v. ce mot). Parmi des erreurs de physique communes à toute l'antiquité, elles renferment beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies; on croirait lire parfois de belles pages détachées des *Études de la nature*; c'est le même soin pour montrer Dieu partout dans son ouvrage... Saint Basile n'excella pas moins dans la peinture de la brièveté de la vie, du néant des biens terrestres, de la tromperie des joies les plus pures. Après les anciens philosophes, il est éloquent sur ce texte monotone des calamités humaines. La source de cette éloquence est dans la Bible, dont il aime à emprunter la poésie plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la muse hébraïque; mais il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur dans l'enthousiasme qui faisaient la beauté de la loi nouvelle. Les yeux élevés vers le ciel, il tend des mains secourables à toutes les misères: il veut soulager autant que convertir. »

Moraliste plutôt que théologien, saint Basile fut surtout le prédicateur de la charité, le véritable évêque de l'Évangile, le père du peuple, l'ami des malheureux. Pauvre lui-même, il n'avait qu'une seule tunique, et ne vivait que de pain et de grossiers légumes; mais il employait des trésors à embellir Césarée. Il fit bâtir pour les étrangers et pour les indigents un hospice que Grégoire de Nazianze appelle une seconde ville; il établit de nombreux ateliers et des écoles. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, un zèle ardent, une charité infatigable le soutenaient dans ses prédications continues, dans ses courses pastorales, dans ses voyages. Quand il mourut, tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. Les païens, les juifs le disputaient aux chrétiens pour l'abondance de leurs larmes; car il avait été le bienfaiteur de tous.

Il nous reste quatre panégyriques prononcés en l'honneur de saint Basile par saint Grégoire de Nysse, son frère, saint Grégoire de Nazianze, saint Ephrem et saint Amphiloque. Les ouvrages laissés par saint Basile sont: l'*Hexaméron*, explication de l'ouvrage des six jours de la création; un certain nombre d'homélies sur les psaumes et sur divers sujets; les traités pour la conduite des moines, qu'on nomme, en général, les *Ascétiques*, et qui comprennent les *Morales*, les *Grandes règles* et les *Petites règles* de saint Basile; un traité de la *Lecture des auteurs profanes*; une réponse à Eunomius, en réfutation de l'arianisme; un traité de la divinité du Saint-Esprit; enfin, trois cent trente-six lettres sur divers sujets. Les meilleures éditions des œuvres de saint Basile sont celles de Garnier et Maran (1721-1730, 3 vol. in-folio) et de Gaume (4 vol., 1839). Ses *Lettres et sermons* ont été traduits par l'abbé de Bellegarde (1691 et 1693); ses *Morales*, par Leroy (1662); l'*Hexaméron*, les *Homélies*, par l'abbé Auger (1788); les *Ascétiques*, par Hermant (1661).

BASILE (RÈGLES DE SAINT), ouvrage rédigé en forme de questions du disciple et de réponses du maître, et dans lequel saint Basile a tracé les règles de la vie monastique. S'éloignant avec éclat des moines d'Égypte qu'il avait visités, l'auteur commence par déclarer que la vie solitaire est chose tout à la fois *difficile et dangereuse*. Ceux dont le but commun, dit-il, est de se rendre agréables à Dieu, doivent vivre en commun. C'est dans cette vie en commun, et non dans l'ascétisme solitaire, qu'il faut chercher la perfection chrétienne. D'abord nul ne peut se suffire à lui-même pour satisfaire aux nécessités de la vie matérielle; nous avons tous besoin les uns des autres; Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, afin que nous fussions unis comme les membres d'un même corps. Ensuite, la loi de charité ne permet pas que chacun se préoccupe uniquement de son bonheur personnel, de sa perfection individuelle. La vie solitaire rétrécit singulièrement la sphère des devoirs; elle n'est compatible qu'avec une perfection très-limitée et pour ainsi dire négative, parce qu'elle supprime en partie la *matière* du bien comme celle du mal, l'occasion de pratiquer l'un comme celle d'éviter l'autre, et qu'elle ôte toute raison d'être à la plupart des commandements de Dieu. Les vertus impliquent des rapports; humilité, compassion charitable, patience, ne peuvent se manifester ni, par conséquent, se développer chez le solitaire. « Jésus-Christ, dit saint Basile, pour nous donner un exem-

ple d'humilité dans une charité parfaite, s'est ceint d'un linge afin de laver les pieds de ses disciples. Mais à qui laverez-vous les pieds? A qui rendrez-vous quelque service? A l'égard de qui vous mettez-vous au dernier rang, si vous ne vivez que pour vous-même, hors de toute société? » Chacun a besoin des exemples, des conseils et des corrections de ses frères pour ne pas tomber; cet appui moral manque dans la vie solitaire. Le péril de cette vie, c'est l'orgueil, c'est la secrète complaisance que l'on nourrit pour soi-même, c'est la trop haute estime qu'on fait de sa propre vertu par l'impossibilité où l'on est de l'éprouver, faute d'occasion, et de la mesurer, faute de termes de comparaison. Qui peut connaître facilement ses défauts, s'il n'y a là personne pour les lui montrer? Enfin, la vie cénobitique offre cet avantage, qu'elle implique la communauté non-seulement pour la vie matérielle, mais encore pour la vie spirituelle, c'est-à-dire l'heureuse participation de tous aux dons spirituels, aux grâces de chacun.

Après cette condamnation curieuse de l'ascétisme érémitique, saint Basile examine quelles doivent être les lois de cette vie en commun, qu'il considère comme la vie chrétienne parfaite. Il faut que les moines s'exercent au silence, et parce qu'en se rendant maîtres de leur langue, ils témoignent qu'ils font profession de la continence, et parce que l'habitude du silence est la meilleure préparation au bon usage de la parole, soit pour proposer des questions, soit pour répondre aux demandes. Du reste, l'habitude du silence, domination de l'âme sur la langue, rentre dans la grande vertu de la tempérance, domination de l'âme sur le corps, de la volonté sur les passions. L'âme n'est libre qu'à la condition d'être souveraine, d'exercer sur son compagnon un empire pour ainsi dire despotique. La tempérance ne consiste pas seulement à retrancher les plaisirs du goût; elle implique une abstinence générale de tout ce qui peut être un obstacle à notre perfection; elle renferme en quelque sorte toutes les vertus: humilité, c'est tempérance à l'égard de la vaine gloire; amour de la pauvreté évangélique, c'est tempérance vis-à-vis des richesses; patience, douceur, tranquillité d'âme, c'est tempérance relativement aux émotions de la colère. La tempérance s'applique aux yeux, aux oreilles, à la langue, au rire. Il faut dompter la spontanéité passionnelle. Réflexion, gravité constante, possession de soi sous l'œil de Dieu, du témoin éternel, voilà l'idéal. Le moine doit se contenter de sourire; rire sans mesure est une marque d'intempérance, un témoignage du peu de pouvoir que l'on a sur ses mouvements intérieurs. Il faut s'abstenir absolument des aliments qui n'ont pas d'autre fin que le plaisir; le moine doit se reconnaître à la maigreur de son corps (une locution populaire de notre langue témoigne de la fidélité que devaient montrer les moines occidentaux à ce précepte du maître). Le vêtement ne doit satisfaire qu'à deux nécessités, celle qui dérive de la pudeur et celle où l'on est de se protéger contre le froid; tout ce qui est donné à l'ostentation doit être supprimé. Le vêtement des moines sera aussi simple que possible; on cherchera, sous ce rapport, le *minimum* nécessaire; il sera fait de telle sorte qu'il puisse se prêter à toutes les nécessités et qu'on puisse s'en servir la nuit comme le jour. Il sera d'ailleurs uniforme pour tous les membres de la communauté: cette uniformité est nécessaire et comme symbole des liens qui les unissent, et comme marque extérieure de leur vocation particulière, de la vie toute sainte et toute divine dont ils font profession. Ce vêtement qui les distinguera du monde, en leur rappelant sans cesse les actions qu'on a droit d'exiger d'eux, constituera pour les faibles une sorte d'instruction et de stimulation permanentes. Les moines travailleront des mains; ils exerceront les métiers utiles à tout le monde, tels que l'architecture, la menuiserie, l'art de travailler les métaux, et non les métiers qui entretiennent le luxe, la vanité, la mollesse, la corruption. Les ouvrages faits seront vendus, autant que possible, dans le voisinage du monastère. En résumé, les lois de la vie cénobitique, telles qu'elles sont établies par saint Basile, sont renfermées dans cette formule bien connue et souvent citée des systèmes communistes: *A chacun selon ses besoins; de chacun selon ses facultés*. Chacun des membres de la communauté doit consommer et produire, sous la direction d'une autorité, seul juge des besoins et des facultés; nul ne doit choisir son métier ni sa nourriture. Il faut noter seulement que le communisme ascétique de saint Basile n'entend satisfaire que les besoins extrêmes, qu'il réduit cette satisfaction au *minimum*, qu'il ne connaît que des devoirs et point de droits, et qu'il se fonde sur le renoncement absolu de chaque moine à tout désir, à toute volonté personnelle, et, pour ainsi dire, à tout mouvement propre.

BASILE (LITURGIE DE SAINT). On donne ce nom à une liturgie qui était en usage dans les églises du Pont, et dont se servent encore les jacobites, les grecs melchites, les cophtes d'Égypte et d'Abysinie. L'abbé Renaudot fait remarquer que saint Basile ne l'a pas composée en entier, mais qu'il n'a fait que retoucher celle qu'il trouvait en usage dans son Église, y ajouter quelques prières, en corriger quelques autres, sans en altérer le fond.

« La conformité de cette liturgie avec les autres liturgies anciennes, dit l'abbé Bergier, démontre que toutes ont été faites sur un modèle primitif, suivi depuis les temps apostoliques. »

BASILE (ORDRE DE SAINT). C'est le plus ancien des ordres religieux. Saint Basile, nous l'avons déjà dit, n'est pas, à proprement parler, le fondateur du monachisme, puisque longtemps avant lui il y avait des anachorètes en Égypte, en Syrie, etc.; mais il peut être considéré comme le précepteur de la vie cénobitique, qu'il s'efforça de substituer à la vie solitaire. L'ordre de saint Basile a constamment fleuri en Orient et s'y est maintenu depuis le IV^e siècle. Presque tous les religieux connus sous le nom de *caloyers* suivent ce qu'on appelle la règle de saint Basile. Quant à l'Occident, cette règle n'a commencé à y être professée expressément que dans le XI^e siècle. Rufin avait, il est vrai, traduit les *Ascétiques (Règles et constitutions de saint Basile)*, presque à l'instant de leur publication; mais il n'en résulta pas un établissement solide et une copie fidèle des moines de l'Orient. Des usages et des règles différentes prirent naissance; au XI^e siècle, la règle de saint Benoît commença à devenir universelle. Ce ne fut que vers l'an 1057 que des moines de saint Basile vinrent s'établir dans l'Occident. Grégoire XIII les reforma en 1579 et mit les religieux d'Italie, d'Espagne et de Sicile sous une même congrégation. Dans ce même temps, le cardinal Bessarion, Grec de nation et religieux de cet ordre, réduisit en abrégé les règles de saint Basile et les distribua en vingt-trois apitèles.

La règle de saint Basile se distinguait de celle des premiers moines occidentaux par une plus grande austérité. L'abbé Bergier fait remarquer à ce sujet que le climat de l'Orient comporte plus de sobriété, exige moins de nourriture que le nôtre. « On y mange, dit-il, très-peu de viande; les légumes, les herbes potagères, les fruits y sont plus succulents et plus nourrissants que chez nous; le peuple y vit en plein air, presque sans aucune couverture, sans aucun besoin des précautions qu'on observe dans les pays septentrionaux. La manière de vivre des moines de la Thébaïde était, à proprement parler, la vie des pauvres en Égypte. Du reste, la longue durée de cette règle prouve qu'elle n'est pas d'une rigueur aussi outrée, pour les pays où elle s'est répandue, qu'on serait tenté de le croire. »

BASILE de Cilicie, prêtre de l'Église d'Antioche, au temps où Flavien en occupait le siège et qu'Anastase gouvernait l'empire. Il avait écrit une *Histoire ecclésiastique* divisée en trois livres, suivant Photius, depuis Marcien jusqu'au commencement du règne de Justin, de Thrace. L'auteur y faisait usage des lettres que les évêques s'étaient écrites, ce qui embarrassait la narration: son style était trivial et incorrect. Cet ouvrage est cité par Nicéphore, au commencement de son *Histoire ecclésiastique*. Basile était aussi auteur d'un traité contre Nestorius et d'un dialogue contre Jean de Scythopolis. Photius nous a conservé une analyse de ces ouvrages, qui sont perdus aujourd'hui.

BASILE, archevêque de Séleucie, en Isaurie, mort vers 458, dans un âge très-avancé. Nommé archevêque vers 440, il combattit l'hérésie d'Eutychès au concile de Constantinople, en 448; mais à celui d'Éphèse, qui eut lieu peu de temps après, il se prononça dans un sens diamétralement opposé, souscrivit au rétablissement d'Eutychès et anathématisa les deux natures en Jésus-Christ. Déposé au concile de Chalcedoine, en 451, il reconnut son erreur et fut rétabli sur son siège. Dans la conférence de 533, on lui donne le titre de bienheureux; Photius le qualifie de même, mais l'Église ne le compte pas au nombre des saints. On a publié, sous le nom de Basile de Séleucie, quarante discours ou homélies sur des sujets de l'Ancien Testament; on cite, entre autres, l'homélie sur le *Sacrifice d'Abraham*. Sur ces quarante discours, quinze seulement lui sont attribués par Photius, qui les apprécie ainsi: « Le style de ses discours est animé, plein de feu, d'une cadence plus égale que celle d'aucun autre écrivain grec; seulement, l'excessive accumulation d'ornements en rend la lecture fatigante. Ce n'est point là le langage de la nature. »

Outre ces discours, qui sont ordinairement réunis à ceux de saint Grégoire le Thaumaturge, publiés en 1626, 1 vol., on lui attribue un *Éloge de saint Étienne*, une *Lettre à l'empereur Zénon* et une *Vie de saint Thécle*, en vers.

BASILE I^{er}, surnommé le *Macédonien*, empereur d'Orient, né en 813 près d'Andrinople, en Macédoine, mort en 866. Fils d'un homme du peuple, il fut d'abord fait prisonnier par les Bulgares; puis, rendu à la liberté, il gagna Constantinople dans un état de profonde misère. Il fut recueilli par le gardien d'une église, qui le plaça, comme écuyer, chez un des officiers de l'empereur Michel III. Son habileté à dresser les chevaux lui acquit les bonnes grâces de ce dernier, et en peu de temps, il fut élevé au poste de chambellan (861). Craignant l'influence du patrice Bardas, qui n'avait pas vu sans déplaisir sa fortune rapide, il résolut de perdre cet ennemi dangereux, le dénonça à l'empereur comme faisant partie d'une conspiration imaginaire, et bientôt même il le tua de sa propre main

dans le cours d'une expédition. De retour à Constantinople, Michel l'associa à l'empire (866). Peu de temps après, Basile ayant voulu ramener l'empereur à des sentiments plus humains au sujet d'une horrible exécution qu'il avait ordonnée, Michel fut profondément irrité de trouver un censeur dans celui qui lui devait tout, et résolut de le faire mourir. Instruit secrètement de ce projet, Basile en prévint l'exécution en poignardant l'empereur, au sortir d'un repas où celui-ci s'était enivré (867). Arrivé au pouvoir suprême, Basile montra de grandes qualités, que son passé était loin de faire prévoir. Il s'efforça de rétablir la paix dans l'État et dans l'Église, de faire refluer la justice, de réformer les abus, d'introduire l'économie dans les finances, épuisées par les profusions de son prédécesseur. Il battit les Sarrazins en Orient, en Italie, s'empara de Césarée et consolida la paix de l'empire en faisant des traités avec les barbares. Désireux de mettre un terme aux discussions religieuses, il rétablit dans le patriarcat saint Ignace, que Photius avait fait chasser pour prendre sa place, puis, à la mort du premier, en 878, il remplaça Photius sur le siège patriarcal. Ce dernier finit par le captiver entièrement par ses adulations, et surtout en lui faisant une généalogie dans laquelle il lui attribuait une origine illustre. Il essaya alors de porter le trouble dans la famille impériale et de perdre dans l'esprit de l'empereur son fils, Léon le Philosophe, qu'il accusa de méditer un parricide. Basile fut même sur le point de faire mourir ce jeune prince. On dit qu'il en fut empêché par la voix d'un perroquet, qu'on avait habitude de répéter: *Pauvre Léon!* Le père et le fils se réconcilièrent, et l'innocence de ce dernier fut ensuite reconnue. Après un règne de vingt ans, il mourut d'une dysenterie ou, selon d'autres, d'une blessure que lui fit un cerf à la chasse. On a de Basile, outre quelques *Lettres*, des *Avs à son fils Léon le Philosophe*, publiés dans l'*Imperium orientale* du P. Banduri. Cet ouvrage, où l'on trouve la morale la plus pure, a été traduit en français par D. Porcheron (1690) et par l'abbé Gavleaux, en 1782. A l'exemple de Justinien, Basile avait fait, en 877, un recueil des lois, en quarante livres, auxquels son successeur en ajouta vingt autres. C'est cette compilation qui est connue sous le nom de *Basiliques*.

BASILE, surnommé le *Patricien*, vivait dans la première moitié du X^e siècle, sous l'empereur Constantin Porphyrogénète, dont il était chambellan. Il avait composé un traité *Sur la Tactique navale*, dont on ne possède qu'un fragment. Ce fragment, qui a été publié en grec par Fabricius (*Bibl. græca*, t. VIII, p. 136, vet. ed.), a été mentionné avec éloge, pour la première fois, par Gabriel Naudé, dans sa *Bibliograph. militar.*, p. 63.

BASILE, dit le *Jeune*, vécut très-probablement dans le X^e siècle. Il a composé, sur les discours de saint Grégoire de Nazianze, des commentaires considérables qui sont en partie inédits. Boissonade, dans les *Notices et Extraits des manuscrits* (t. XI, p. 55), a publié les scolies sur les deux *Stéthiques* de saint Grégoire, avec l'épître dédicatoire que Basile a mise en tête du recueil entier; épître qui avait déjà paru, mais d'une manière moins correcte, dans le catalogue de Bandini. Ces commentaires, qui ont été fort vantés par Fabricius et par d'autres savants, sont conservés à la Bibliothèque impériale de Paris, dans plusieurs manuscrits du X^e siècle, par conséquent à peu près contemporains de l'auteur.

BASILE, surnommé l'*Oiseau*, mort en 961, était né dans une condition des plus humbles; néanmoins, selon quelques-uns, il devait le jour à l'empereur Romain-Lécapène, qui l'avait eu d'une esclave bulgare. Quel qu'il en soit, Basile, grâce à la sagesse de son esprit et à ses intrigues, parvint à exercer une grande influence sur l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, qui partageait le trône avec Romain-Lécapène. Ayant reçu le commandement de la garde étrangère, il contribua puissamment à l'exil et à la chute de ce dernier, dont il fit aussi bannir les fils, et Constantin devint alors seul maître de l'empire. Après la mort de l'empereur (959), Basile, mécontent de son fils et successeur, Romain II le Jeune, ourdit une conspiration pour le renverser et se faire proclamer à sa place (961). Le complot ayant été découvert, Basile fut arrêté; mais il fut presque aussitôt frappé d'aliénation mentale et transporté dans l'île de Proconèse, où il mourut peu de temps après.

BASILE II, empereur d'Orient, né en 958, mort en 1025, était fils de Romain II le Jeune. Il monta sur le trône en 976, après la mort de Jean Zimisces, qui l'avait reconnu pour son successeur avec son frère Constantin Porphyrogénète. Celui-ci, esclave de ses plaisirs et dépourvu de tout talent, abandonna à Basile les soins du gouvernement, afin de pouvoir se livrer plus librement à la débauche, et ne conserva que les marques extérieures du pouvoir. Pendant les premières années de ce double règne, l'eunuque Basile et Bardas Sclerus se disputèrent l'autorité, et ce dernier finit même par entrer en révolte ouverte; mais il fut vaincu en Perse par le général Bardas Phocas. L'empereur Basile passa presque tout son règne à faire aux Bul-